

Rémi Savard, *La forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*,  
Montréal, Boréal, 2004, 218 pages

Frédéric Laugrand

Volume 35, numéro 3, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081931ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081931ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laugrand, F. (2005). Compte rendu de [Rémi Savard, *La forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*, Montréal, Boréal, 2004, 218 pages]. *Recherches amérindiennes au Québec*, 35(3), 117–119. <https://doi.org/10.7202/1081931ar>

cause des inextricables liens entre l'appareil mnémonique et l'articulation du message verbal. Bien que Lainey fournisse de brèves explications sur la tradition orale dans son chapitre final, il l'identifie comme une source, au même titre que les sources d'archives, ce qui implique qu'elle ne soit pas une partie intégrante du wampum. Le collier ne veut rien dire sans le message oral, comme Lainey l'a si bien démontré avec la collection du Musée de la civilisation. En outre, le message oral n'acquiert aucune légitimité sans le collier. Lainey a parfaitement raison lorsqu'il souligne que « nous devrions nous en remettre davantage à la tradition orale puisqu'un wampum est supposé trouver son sens dans la tradition orale qu'il supporte, et non dans l'analyse des documents historiques » (p. 200). Mais la question demeure entière : où se trouve l'analyse de la tradition orale dans l'ouvrage de Lainey ?

Ce livre représente une magnifique tentative d'illustrer littéralement toutes les nuances qui se rattachent à la recherche sur les wampums. Il se trouve peu de sujets sur lesquels l'auteur ne se penche pas. Et si certains de ceux-ci sont trop généralisés, il n'en demeure pas moins que le livre de Lainey représente une lecture incontournable pour quiconque s'intéresse à l'étude des wampums. L'auteur conclut son ultime chapitre en affirmant que « même les wampums qui ne parlent plus, ceux sans voix qui se trouvent dans les musées, continuent de demeurer signifiants, car rester muet veut toujours dire quelque chose » (p. 214). Ultimement, Lainey démontre que ces pièces fascinantes de la culture matérielle resteront toujours vivantes, même si certains de leurs messages sont perdus dans les annales du temps. Que ce soit en tant qu'objet non réclamé dans les musées ou comme un puissant rappel nationaliste pour les communautés autochtones, les colliers de wampum continueront de parler, d'une façon ou d'une autre, à la fois aux autochtones et aux non-autochtones.

**Kathryn V. Muller**  
 candidate au doctorat en histoire  
 Université Queen's, Kingston  
 traduit de l'anglais par Michel Lavoie



### **La forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu**

*Rémi Savard. Montréal, Boréal, 2004, 218 pages.*

DANS CE PETIT OUVRAGE consacré à la mythologie des Innus du Québec, Rémi Savard poursuit son étude rigoureuse des récits oraux que lui et son équipe ont recueillis dans les années 1970 lors de plusieurs séjours dans les communautés de la Basse-Côte-Nord. Les récits proviennent ici d'un seul conteur, François Bellefleur (1903-1978), connu aussi sous le nom de Penashue Pepine.

L'ouvrage est divisé en quatre parties, auxquelles s'ajoutent une introduction et une conclusion en deux morceaux. Le livre se clôt avec deux annexes didactiques : l'une sur l'aire algonquienne et la famille algique, l'autre sur les différentes variantes retenues. L'introduction dresse d'abord une brève histoire ainsi qu'un tableau récapitulatif de la situation contemporaine des 15 000 Innus qui vivent dans le nord-est de l'Amérique. Le texte s'achève avec la présentation du conteur, originaire de la communauté d'Unaman-shipit (La Romaine). Savard évoque la vie quotidienne dans les réserves, qu'il qualifie, avec humour et perspicacité, de « cliniques biodégradables, dont l'existence ne devait pas dépasser la durée nécessaire à la déprogrammation socioculturelle de leurs bénéficiaires autochtones » (cf. note 1). Heureusement, les traditions des Innus tiennent le choc, et le magnifique *atanukan* rapporté par l'auteur (ces récits oraux sont transmis aux gens par des entités autres qu'humaines, p. 22), en témoigne.

Le cœur de l'ouvrage se compose de quatre récits, tous présentés en italique. Chaque récit fait l'objet d'un commentaire extensif par l'auteur, qui en examine les éléments saillants et les plus pertinents pour un auditoire non indien. Ici et là, des liens sont établis avec des variantes qui circulent dans d'autres groupes autochtones de l'Amérique du Nord. Le Tshakapesh des Innus, par exemple, ressemble comme deux gouttes

d'eau au Tsa'kap des Kutenais de l'Ouest canadien et à Edechewe des Achumavis de Californie. Ces analogies conduisent Savard à voir dans ce personnage « un héros légendaire continental » (p. 67). À cet égard, il vaudrait la peine de comparer le mythe de Tshakapesh à celui de Kiviuq des Inuits. Mais Savard voit encore plus loin, étendant sa comparaison aux sociétés situées de l'autre côté du Pacifique (Chine ancienne ou moderne, Sibérie, Moyen-Orient).

Dans le premier récit, le lecteur découvre comment le héros Tshakapesh met en place des éléments clés de la cosmologie des Innus et fait de la chasse le mode principal de subsistance. Ce premier épisode offre au structuraliste que l'on connaît l'occasion de proposer une nouvelle lecture des rites funéraires des Innus. En s'appuyant sur des témoignages ethnographiques recueillis entre le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et la période contemporaine, l'auteur relie ainsi rites de chasse et rites funéraires, les sépultures aériennes prenant tout leur sens à la lumière de la verticalité du cosmos algonquien (cf. les deux photographies p. 60-61). Comme les restes de gibier doivent être suspendus en hauteur ou placés sur des échafauds de bois, Savard suggère d'associer les arbres de la forêt boréale à de véritables rampes de lancement. Celles-ci permettraient à la vie de quitter le monde d'ici-bas, de s'élançer vers la lumière où séjourne Tshakapesh, pour finalement revenir sur terre sous forme d'étoiles filantes et compléter de la sorte le cycle de réincarnation (p. 67). Tel que le raconte le mythe des bébés qu'on trouve dans les souches, les ancêtres se réincarneraient donc en nourrissons. Cette lecture mériterait d'être testée plus à fond. Certains mythes sénécas évoquent également cette fonction salvatrice des arbres, des astres et de la lumière (cf. le récit n° 100 : l'étoile du matin et la femme cannibale). Les Inuits associent eux aussi les étoiles aux défunts et la Voie lactée au chemin des morts, mais contrairement à leurs voisins de la forêt, ils ne disposent pas de telles rampes. S'ils placent bien leurs défunts sur des collines ou sur des lieux particulièrement ensoleillés en bord de mer, il faut rappeler que la réincarnation des humains ne s'opère pas de cette manière, mais par la transmission des noms, la circulation des chairs correspondant davantage au cycle de réincarnation des animaux.

Les trois autres récits présentés par Savard portent sur les diverses règles que les Innus doivent respecter pour ne

pas que leur monde tombe dans le chaos. Intitulé « L'enfant abandonné : l'origine de l'été », le deuxième épisode permet à l'auteur de revenir sur le rituel de « la tente agitée », selon l'expression introduite jadis par Jacques Rousseau. Pour Savard, cette terminologie est plus proche du terme innu de *kushapatshikan*, (littéralement 'ce qui sert à voir loin'). Ce terme s'avère donc plus adéquat que celui de « tente tremblante » lequel, tiré de l'anglais, ne rend pas compte des secousses violentes que provoquent les figures non humaines lorsqu'elles répondent « présentes » à la convocation de l'officiant, le *kakushapatak* (p. 98-99). Au personnage de Mistapeu qui dispense du gibier aux humains et occupe « l'empyrée chaud et lumineux », l'auteur oppose l'entité dangereuse et anthropophage d'Atschen qui dévore les humains et siège dans les profondeurs « froides et obscures » de la terre. Cette opposition verticale évoque une fois de plus une cosmologie étagée. Car, dans la tente agitée, les entités siégeant en haut sont perçues comme favorables contrairement à celles du bas, plutôt terrifiantes. Dans le jargon de la discipline, Savard souligne le rôle de Mistapeu qui inaugure « la reproduction du personnel et des ressources indispensables au bon fonctionnement de l'unité de production domestique » (p. 91)! Il s'ensuit quelques propos bien argumentés sur l'importance de la dichotomie générale hiver-été et sur les saisons (quatre, cinq ou six selon les ethnographies) dans les classifications zoologiques et les pratiques.

Intitulé « Être la bru de son mari : la fin de l'été », le troisième récit offre à l'auteur l'occasion de conduire son lecteur dans l'univers des êtres maléfiques et dangereux pour les humains : insectes, vers et animaux à cornes s'y bousculent. Ethnographies et dictionnaires à la main, Savard fait de nouveau ressortir cette cosmologie verticale des Innus. Il montre en particulier le rôle de grand protecteur que joue un peu partout en Amérique du Nord la figure de l'oiseau-tonnerre, continue source d'inspiration chez de nombreux artistes autochtones. Thunderbird occuperait le pôle céleste de cet axe vertical dont l'extrémité chthonienne est, elle, associée au serpent cornu, une figure néfaste également très répandue dans les mythologies amérindiennes.

Dans le quatrième et dernier récit intitulé « Le genre de son fils : la chute aux enfers », Savard traite de la disparition sous la terre de Tsheshei (le héros

incestueux) ou, selon d'autres variantes, de sa transformation en crapaud immortel. Cette partie me semble plus touffue que les autres et moins réussie. En quelques pages et au prix de nombreux raccourcis, le lecteur se promène de la côte nord du golfe du Saint-Laurent au pays de Gilgamesh, des textes de l'Ancien Testament à ceux de la Grèce ancienne.

Dans la section suivante qui fait office de première conclusion, Savard prend du recul pour mettre en perspective certaines traditions des Innus avec celles de plusieurs peuples eurasiens. Avec brio, il fait apparaître la nécessité de rattacher le Nouveau Monde au continent eurasiatique. Savard utilise prudemment la notion « d'échos » qui implique à la fois distorsion et répétition, mais les pièces versées à ce dossier ont de quoi convaincre. Trois principaux éléments sont retenus. L'axe vertical du monde se retrouverait d'abord chez les Algonquiens et dans de nombreuses sociétés eurasiatiques où de gros oiseaux-tonnerre ou des oiseaux-serpents sont un peu partout associés à une fonction protectrice et où, à l'inverse, des insectes plus terrifiants les uns que les autres incarnent des puissances maléfiques. Comme Savard mentionne le rôle d'un chien protecteur parmi des précisions qu'il obtint un jour de François Bellefleur (p. 93, deuxième récit), il pourrait ajouter aux pièces à conviction cette vaste répartition du thème du chien psychopompe. Lui aussi se trouve présent des deux côtés du Pacifique, associé à l'ancestralité d'une part, et à la garde du royaume des défunts d'autre part, un rôle qui le place donc au début comme à la fin de la vie humaine (voir Kretschmar 1938). Le deuxième élément qui permet de rattacher ces traditions se situe au niveau des rituels de chasse et du motif de la prothèse, selon l'expression que Savard emprunte à K. Tuite (p. 157). La scapulomancie (soit l'utilisation d'une omoplate animale que l'on fait craquer dans le feu à des fins divinatoires) et que l'auteur retrouve tant chez les Innus qu'en Chine et chez les Toungouzes constitue le troisième élément. Speck ne l'avait repéré que chez deux groupes de langue athapascane, mais cette forme de divination paraît encore plus répandue des deux côtés du Pacifique si l'on intègre ses variantes, comme le *makittarniq* des Inuits.

Avec ce bel ouvrage, Savard fait des deux rives du Pacifique une véritable aire culturelle qui reste à mieux comprendre. L'auteur partage ce point de vue

avec d'autres, comme Lydia Black ou Rémi Mathieu, dont les travaux sur le corbeau (Mathieu 1984) auraient d'ailleurs pu être utilisés pour donner encore plus de poids à l'argumentation. Qui sait, l'histoire des Amériques fera peut-être un jour partie à part entière d'une histoire eurasiatique qui reste à écrire?

Dans sa deuxième conclusion sur le droit, la souveraineté et les arbres, l'auteur procède peut-être un peu vite. Le Savard militant dépasse le structuraliste rigoureux. Rien à dire sur l'équation établie entre l'axe vertical du monde et l'arbre de vie (p. 168), mais les paragraphes suivants sur le droit demeurent plus discutables. Sur la base du récit de Tschakapesh et en s'appuyant sur des auteurs comme Grammond, l'auteur défend l'idée qu'il existe de « véritables traditions juridiques » chez les Innus. Je ne doute pas de la portée normative de certains récits mythologiques mais l'utilisation des mêmes termes rend les différentes conceptions en présence encore plus difficiles à saisir. N'est-il pas excessif de parler de droit et de jurisprudence, comme s'il y avait dans les mythes un corpus de lois prêt à être lu et appliqué et des conceptions identiques à celles de l'Occident moderne et judéo-chrétien? Au contraire, il me semble que de nombreuses sociétés autochtones tantôt s'accommodent du droit occidental en se l'appropriant ou en le tournant à leur avantage, tantôt s'en méfient et rejettent sa rigidité, se reconnaissant davantage dans des systèmes où l'on suit strictement des règles locales et familiales, autrement dit, des règles avant tout relationnelles et non décrétées valides et applicables de façon universelle. Le passage d'un système à l'autre est évidemment possible avec de multiples combinaisons, mais ce processus implique un travail de traduction où néologismes et malentendus abondent. En somme, il ne s'agit pas de placer encore les sociétés amérindiennes à l'envers du Blanc, ni de nier l'émergence contemporaine d'un droit autochtone ou encore de considérer ces sociétés comme étant incapables de gouverner ou de changer. Il s'agit plutôt de reconnaître, autant que possible, leurs différences et la valeur de leurs perspectives à une époque où le rouleau compresseur des gouvernements et des idéologies individualistes modernes n'a pas renoncé à son projet de nivellement. Car, comme le fait bien observer Savard, la résistance des Innus est manifeste, encore faut-il se mettre à l'écoute et savoir la lire. Comme

on le sait, la difficulté majeure tient au fait que les autochtones entendent à la fois participer à la modernité et faire valoir leurs différences, un message ambivalent que les Blancs ne parviennent pas à accepter.

Un autre critique que l'on peut adresser à l'auteur est de ne pas aborder la réception du christianisme par les Innus, comme si les conceptions de jadis exposées par le mythe n'avaient pas changé avec l'irruption de ces nouvelles idées. Selon certains récits, Atshen par exemple, n'a-t-il pas été vaincu par les missionnaires et n'a-t-il pas eu tendance, ensuite, à incarner la figure démoniaque? Dans l'ouvrage, seule la note 27 (p. 195) fait référence au pèlerinage de Sainte-Anne, un sujet pourtant fort bien traité par Gagnon (2003) et d'autres chercheurs. Ce choix se défend en raison du sujet choisi, mais il reste paradoxal, car si tout le livre laisse plutôt apparaître des continuités culturelles, la dernière conclusion fait soudainement référence à ces changements. Enfin, Savard aurait pu utiliser davantage les travaux de ses collègues car ni le *Grateful Prey* de R. Brightmann (1993), ni les travaux de P. Armitage (1992), par exemple, ne sont cités.

En dépit de ces quelques points, ce livre bien écrit reste novateur et très inspirant. Toute sa richesse repose sur ce jeu de zoom qui fait de la cosmologie verticale des Innus une conception à la fois très particulière et finalement assez commune (voir aussi certaines cosmologies autochtones du Mexique). L'auteur montre de façon remarquable à ceux et celles qui en douteraient encore, combien les récits oraux des Innus comme ceux d'autres groupes autochtones doivent être pris au sérieux pour être placés sur le même plan que les grands récits classiques qui constituent une partie substantielle du patrimoine de l'humanité.

#### Ouvrages cités

- ARMITAGE, Peter, 1992 : « Religious Ideology Among the Innus of Eastern Quebec and Labrador ». *Religiologiques* 6 : 64-110.
- BRIGHTMAN, Robert, 1993 : *Grateful Prey. Rock Cree Human-Animal Relationships*. University of California Press, Berkeley, Los Angeles, Oxford.
- GAGNON, Denis, 2003 : *Deux cents ans de pèlerinages : les Mamit Innuat à Musquaro, Sainte-Anne-de-Baupré et Sainte-Anne-d'Unamen-Shipu (1800-2000)*. Thèse de doctorat, département d'anthropologie, Université Laval, Sainte-Foy.

KRETSCHMAR, Freda, 1938 : *Hundestammvater und Kerberos*. Vol. I-II, Frankfurt, A.M.

MATHIEU, Rémi, 1984 : « Le corbeau dans la mythologie de l'ancienne Chine ». *Revue d'histoire des religions* 201(3) : 281-309.

Frédéric Laugrand  
Département d'anthropologie  
Université Laval

## Publications québécoises récentes

Chee Chee:

### A Study of Aboriginal Suicide.

Al Evans. McGill-Queen's University Press, Montréal et Kingston, 2004, 202 pages. 33 \$.

Le problème très préoccupant du suicide qui sévit gravement chez plusieurs communautés amérindiennes fait l'objet de ce livre, un essai basé sur une enquête menée par Alvin Evans, ancien officier de la GRC, professeur retraité en études religieuses à l'université de Waterloo et spécialiste des études sur le suicide. Après une longue mise au point dans laquelle l'auteur sent la nécessité de justifier qu'un non-Amérindien ait écrit un tel livre, Evans raconte la vie et les circonstances du suicide de l'artiste ojibwa Benjamin Chee Chee, qu'il n'a pas connu mais dont il appréciait le talent. Puis il tente de comprendre cet acte dramatique dans son contexte socioculturel, notamment à l'aide d'interviews avec la mère de Chee Chee, des amis proches et d'autres artistes. L'objectif principal de l'auteur est toutefois de présenter une évaluation critique de l'impact négatif de la société « blanche » sur la vie et la culture des Amérindiens de ce pays afin, ultimement, de susciter chez ses concitoyens une prise de conscience de l'existence du problème, de sa gravité et de l'urgence d'y remédier.

### Contributions to the Study of the Dorset Palaeo-Eskimos.

Patricia D. Sutherland (dir.). Mercury Series, Archaeology Paper 167. Canadian Museum of Civilization, Gatineau, 2005, 180 pages. 30 \$.

Cet ouvrage collectif regroupe neuf contributions présentées par des chercheurs en préhistoire de l'Arctique provenant du

Canada, des États-Unis et du Danemark. Chacun des articles regroupés ici présente les résultats de recherches récentes abordant notamment les perpétuels problèmes de chronologie, de typologie et de continuités/discontinuités en archéologie préhistorique, mais aussi la question des affinités biologiques entre populations à l'aide d'analyses de l'ADN mitochondriale et d'analyses craniométriques, de même que les problèmes d'interprétation de la variabilité des industries lithiques et osseuses, des modalités d'exploitation des carrières de stéatite, du sens de l'art rupestre et de la dimension sociale des maisons-longues dorsétiennes. Le court essai présenté en guise d'introduction par Sutherland permet de situer ces contributions dans un contexte historique plus large. On appréciera la qualité des illustrations et le nouveau design graphique de la collection Mercure, bien connue des archéologues.

### Dictionnaire encyclopédique et historique des coureurs des bois.

Alain Messier. Guérin, Montréal, 2005, 512 pages. 22 \$.

Ce livre est plus qu'un simple dictionnaire; c'est aussi une histoire des coureurs des bois en Amérique du Nord en six chapitres, de même qu'un « hommage aux pères jésuites ». L'auteur, qui est historien, adopte une approche ethnohistorique pour y explorer en particulier le thème de la rencontre des civilisations amérindienne et européenne. On y retrouve aussi l'étrange histoire et des extraits d'un récit écrit en 1805 par l'explorateur et coureur des bois François-Antoine LaRocque dans les montagnes Rocheuses. Une liste des principaux forts, emplacements stratégiques et postes de traite en Amérique du Nord est aussi donnée, ainsi que de longues citations isolées en début d'ouvrage, des extraits de documents d'archives qui parsèment la partie correspondant au dictionnaire proprement dit et une traduction des nombres en langue algonquaine qui servent d'ailleurs à numéroter les pages liminaires du livre...

### Ethnography and Development: The Work of Richard F. Salisbury.

Marilyn Silverman (dir.). Fontanus Monograph Series XV, McGill University Libraries, Montréal, 2004, 408 pages. 60 \$.

Richard S. Salisbury (1926-1989) a enseigné l'anthropologie durant plusieurs années à l'Université McGill. Chercheur